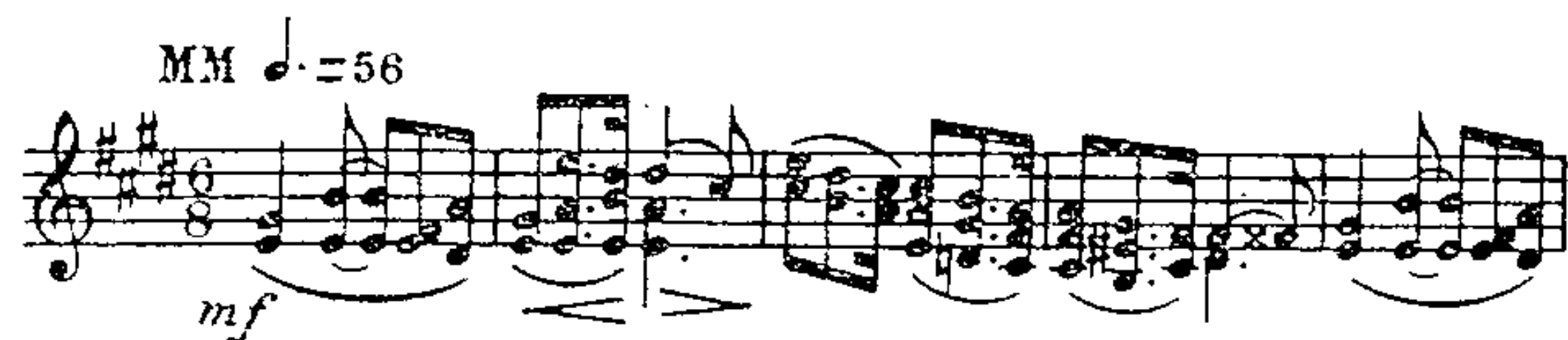


Vendredi 23 Mai 1924.

— 229 —

Quand Schumann écrit, dans *Frühlingsgesang* :



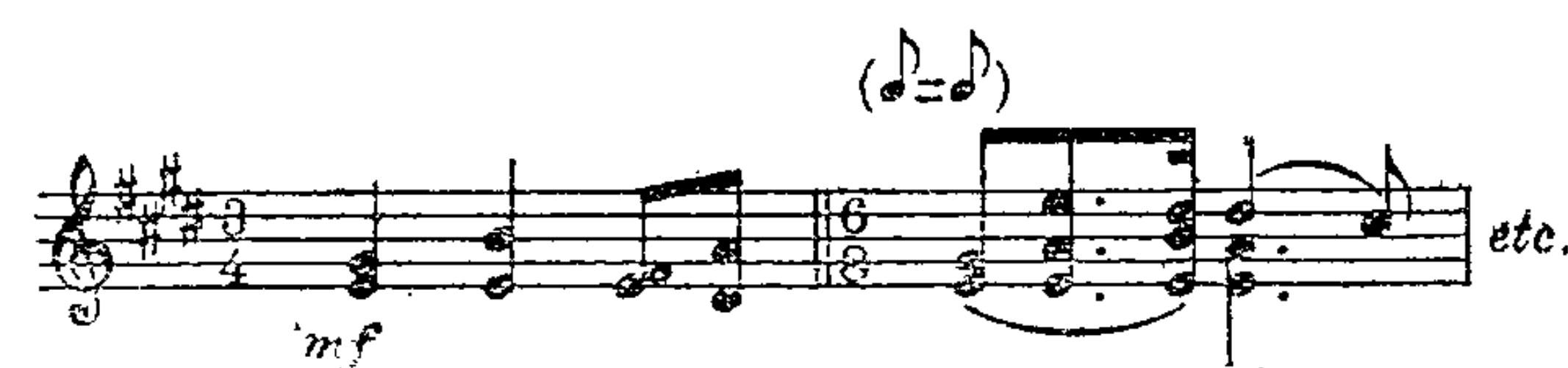
et ainsi de suite, avec la même variation de coupe, toutes les quatre mesures ; ou quelquefois toutes les deux mesures, comme dans le passage :



Quand Chabrier, dans *España*, lance le thème ardent :



c'est, en réalité, comme si le premier écrivait :



et plus loin :



et comme si le second avait mis :



Et les professeurs de musique devraient, pour la justesse de la prosodie, exiger qu'en travaillant de tels passages les élèves les comptent ainsi, avec l'alternance du trois temps binaire et du deux temps ternaire, en conservant, d'une mesure à l'autre, à la croche sa valeur rigoureusement constante. Le chef d'orchestre qui dirige *España* devrait battre à 6/8, au moins d'une main, les mesures où ses cuivres font deux notes égales, en continuant, de l'autre main, à marquer le trois temps aux cordes, qui, à ce moment, exécutent trois triolets par mesure. Une fois cette habitude prise, qui serait favorable à un phrasé plus net, plus incisif, à une articulation par conséquent plus claire et plus expressive des phrases mélodiques, l'emploi des rythmes homochrones deviendrait facile et apporterait à la composition musicale des ressources précieuses et un moyen logique et sain de renouvellement.

(A suivre.)

Jean D'UDINE.

NOTRE SUPPLÉMENT MUSICAL

(pour les seuls abonnés à la musique)

Nos abonnés à la musique trouveront, encartés dans ce numéro, *Quatre Préludes nostalgiques*, d'Alexandre Tcherepnine.

LA SEMAINE MUSICALE

Soirées de Paris (Théâtre de la Cigale).
Spectacle d'ouverture.

Le groupement constitué sous le titre de « Soirées de Paris » et dont M. le comte Étienne de Beaumont est l'animateur a inauguré sa saison de printemps par un spectacle composite, que domine nettement une œuvre intéressante, mais qui montre une fois de plus quels dangers portent en eux-mêmes les ouvrages de circonstance à l'égard des auteurs qui se laissent aller à travailler pour des Mécènes.

Le « contrepoint chorégraphique » en deux actes intitulé *Salade* et composé par M. Darius Milhaud sur un livret de M. Albert Flament représente certainement l'une des partitions les mieux venues, sinon la meilleure, qu'ait composée ce jeune et fécond musicien. Mais elle ne pouvait échapper à l'ambiance d'un de ces spectacles dits « d'avant-garde » qui révèlent toujours, avec une recherche systématique d'étrangeté, comme une crainte secrète d'être compris, et où une œuvre de valeur doit subir le voisinage de productions ahurissantes, susceptibles de créer autour d'elle une disposition d'esprit fâcheuse. C'est précisément ce qui s'est produit lorsque *Salade* succéda à une élucubration appelée *Mouchoir de Nuages*, qui s'intitule pompeusement tragédie, tout en étant en réalité quelque chose qui n'a de nom dans aucune langue, une sorte de caricature puérile, sinistrement comique de Pirandello, et qui, en se prolongeant, n'a provoqué qu'un mouvement d'ironie un peu lasse, malgré l'enthousiasme bruyamment manifesté par un petit groupe d'étranges spectateurs.

L'ouvrage de M. Darius Milhaud a réussi cependant à s'imposer en révélant un sens singulier de la bouffonnerie musicale, en témoignant, avec une rare intelligence, d'un agrément, d'une verve qui apportent un précieux élément d'unité dans l'incohérence voulue du sujet. Cette incohérence, soulignée par le titre, s'est affirmée déjà maintes fois ; elle caractérise notamment un ouvrage illustré par la troupe des ballets russes, *les Femmes de bonne humeur* ; mais alors, elle ne s'accompagnait pas, comme ici, de l'introduction d'un texte parlé et chanté, dont la précision comporterait une certaine logique, fâcheusement absente : regrettable disparate entre le déséquilibre ostentatoire du livret et la nature du musicien, profondément classique en dépit des apparences.

La chorégraphie de M. Léonide Massine, encadrée d'un décor de Picasso, est, comme toujours, ingénieuse ; mais elle se limite un peu trop systématiquement aux formules de gymnastique schématique mises en honneur par *le Sacre du Printemps* et qui tendent à stéréotyper le rythme musical : procédé aussi conventionnel, au fond, que ceux du ballet classique, avec moins de grâce et d'harmonie. L'orchestration de M. Darius Milhaud a dû s'accorder avec ces formules plastiques et s'est trouvée amenée, de ce fait, à certaines outrances sonores que la musique, par elle-même, ne comportait pas toujours. Cette musique n'en reste pas moins de beaucoup, par sa souplesse, sa grâce ironique et son sens caricatural, l'élément le plus intéressant du spectacle. Elle fait un peu penser à du Stravinsky, mais approprié au génie français.

M. Léonide Massine et sa troupe interprètent l'ouvrage avec éclat. L'orchestre est fort bien conduit par